



IAM

ENTRETIEN AVEC LEMI PONIFASIO

Votre création pour le Festival d'Avignon s'inscrit dans le cadre des commémorations de la Première Guerre Mondiale. Que signifie ce choix ?

Lemi Ponifasio : La Première Guerre mondiale n'est pas exactement le thème de cette création mais un point de départ. La commémoration du centenaire de ce désastre est le moment idéal pour que l'espèce humaine réfléchisse au voyage qu'elle a accompli en tant que force vivante partageant un espace avec toutes les autres créatures. Qu'elle réfléchisse à ce que cela signifie d'être humain en 2014. Nous parlerons probablement encore de cette guerre dans cent ans. *I AM* n'en est pas son documentaire, mais ressemblerait à un cri assourdissant vers le ciel à l'occasion de son souvenir. Beaucoup de vies furent détruites, même pour ceux vivant loin, comme les peuples des minuscules îles de l'Océan Pacifique, de Nouvelle-Calédonie, ou encore les Aborigènes australiens. Ils ont combattu et sont morts pour des pays dont ils n'étaient pas citoyens. La guerre n'est pas seulement l'échec catastrophique de la démocratie et de la politique, c'est l'échec de notre humanité. Cent ans plus tard, la guerre est devenue un divertissement télévisé, une décision de politique étrangère. Nous nous sommes habitués à la violence, et nous n'avons jamais assez d'argent et de possessions. Pourtant, il y a cette profonde déception par rapport au fait que nous sommes encore loin de la Terre promise et cela nous empêche de reconnaître notre force incommensurable.

L'idée de *I AM* est-elle d'honorer ces morts anonymes et oubliés de la Grande Guerre ?

Nous en sommes les héritiers. C'est pour cela que j'utilise ce texte d'Antonin Artaud, qui se rebelle contre le système, contre le pouvoir. Que dirait un soldat mort, si on pouvait l'entendre ? Que pourrait-il nous dire, à nous et à Dieu, si ce n'est : « Vous m'avez trahi. Vous avez rompu votre promesse, alléluia ». Ce spectacle est comme une tentative de détruire le Temple de Jérusalem. Comment pouvons-nous ensuite le reconstruire ? C'est pour cela que j'aime l'idée de jouer à Avignon, dans un endroit marqué par une certaine histoire religieuse telle que la Cour d'honneur du Palais des papes. L'Église est sans conteste le lieu le plus emblématique du pouvoir ; de nos jours encore, les conflits motivés par la croyance en un Dieu différent sont interminables. L'image de Dieu représente le sang, la souffrance, et la mort.

Le titre de votre pièce, *I AM*, sonne comme une déclaration. Qu'essayez-vous de dire par cela ?

Pour moi, ce projet est comme le résumé de ma propre vie. L'image centrale de *I AM* est celle du voyage d'une communauté à travers les cités d'un empire, appelant les anonymes, ceux qui restent silencieux, à se montrer et à défier cet empire. Nous avons créé un système qui nous apprend à être obéissants, à fonctionner comme des robots. Tout est conçu pour homogénéiser les esprits. Dire qui VOUS ÊTES est ce que vous pouvez dire de plus révolutionnaire aujourd'hui. C'est dire que vous ne trouvez plus l'épanouissement dans les options de vie standard qui vous sont proposées. C'est vous libérer des griffes du désespoir, ou le laisser se refermer sur vous plus étroitement encore. Tout dépend de comment vous finissez cette phrase : I AM...

Pensez-vous que le théâtre soit l'endroit idéal pour ce genre de questionnement ?

Le théâtre est l'espace où vous essayez d'écouter votre âme qui vous rappelle votre état supérieur. Ce moment est réel. Participer à ce spectacle, c'est une prière, un cri, une cérémonie pour célébrer une nouvelle vie, une renaissance, un nouveau départ. C'est être avec le silence, avec la vérité. Le théâtre, c'est l'endroit où vous pouvez regarder votre frère au plus profond des yeux et demander : « Qu'est-ce que cela signifie pour moi, vraiment, d'être ton frère ? ». Le théâtre est un moment de libération où vous écoutez votre propre voix, votre propre mortalité, plutôt que la voix du marché, du gouvernement, de la banque, de l'Église, de Dieu. Les spectateurs doivent donc venir au théâtre dans le même état d'esprit que s'ils s'apprêtaient à entamer un pèlerinage pour rencontrer le divin. C'est un moment dans le silence. Le calme avant le début d'un nouveau voyage.

« *I AM* » est également une phrase récurrente dans l'œuvre de Colin McCahon, dont vous utilisez l'œuvre dans cette pièce. Que pouvez-vous nous dire à propos de cet artiste ?

Colin McCahon est le peintre le plus connu de Nouvelle-Zélande. Son œuvre est obsédée par la quête de la rédemption, de la vérité, de la lumière, de Dieu. La lutte qui a été la sienne, en tant qu'être humain, me fascine. Toute sa vie durant il a essayé de présenter et de représenter sa relation à Dieu. Sur nombre de ses toiles, il a écrit « I AM ». Peut-être demandait-il par là à Dieu de reconnaître son existence. Sa vision est intense, similaire à celle d'artistes comme Heiner Müller et Antonin Artaud. Je les considère tous trois comme des amis, des guides ; ils constituent en quelque sorte l'arbre généalogique de ma recherche. De plus, Heiner Müller et Antonin Artaud sont des orateurs sacrés. Ils appréhendent le théâtre comme une bataille pour la vie, une vie qui essaie de trouver le souffle de l'existence, comme un guide vers l'immensité et vers l'espace. J'étais également intéressé par ces différents esprits d'un français et d'un allemand, dans ce projet autour de la Première Guerre mondiale. Leurs textes sont intensément humains. Ils parlent de chair, de merde, de sang, de désir, de Dieu.



Pour cette pièce, comme pour beaucoup d'autres, vous avez décidé d'inclure des acteurs non-professionnels habitant à Avignon. Quel est le but de cette approche ?

Je pense que l'expression « non-professionnel » est trompeuse. Nous avons tous un talent particulier, un don. C'est ce que je recherche en chacun, c'est ce que je veux arriver à tirer des acteurs sur le plateau. Je souhaitais inviter des habitants d'Avignon à participer à ce projet. C'est un honneur de faire partie de cette communauté, même pour une durée limitée. C'est le principe même de *I AM*. L'art peut être une arme de contrôle social, un acte extrêmement violent, s'il exclut les gens et renforce la séparation entre les puissants et les autres. Inviter la communauté à participer au spectacle, en particulier ceux qui n'ont d'habitude pas la parole, c'est déclarer que l'art ne doit pas seulement être à l'image de ceux qui nous contrôlent. Je pense que l'art peut et doit avoir une plus grande ambition que de simplement servir les puissants, ou même se servir lui-même. Que la communauté participe à la pièce avec nous dans la Cour d'honneur, c'est un symbole particulier – l'accès à l'art pour tout le monde.

Vous utilisez le mot de « communauté » pour décrire le groupe avec lequel vous travaillez. Qu'entendez-vous par là ? En quoi cela est-il différent d'une compagnie ?

Comme je l'ai déjà dit, chacun d'entre nous a en lui une brillante lumière qui lui est propre. Travailler de cette manière revient à apprendre à connaître quelqu'un intimement. Il faut considérer les gens avec qui vous travaillez comme des partenaires pour la vie. C'est l'idée de vivre juste au-delà de soi-même. L'idée de communauté n'est pas une utopie facile. C'est un véritable défi. Mais sans ce défi communautaire, nous serions bien seuls, et l'art n'aurait pas de raison d'être. On peut donc dire que mon approche se fonde moins sur des méthodes artistiques conventionnelles que sur des rencontres humaines. Les gens avec qui je travaille apportent leurs propres expériences, tirées de leur lutte pour vivre. Je ne fais pas ce qu'on appelle du théâtre politique ou du théâtre social, ou encore du théâtre communautaire. Mais j'aime l'idée d'une vie, en tant que force créatrice, qui inclurait tout le monde : votre grand-mère, votre village, vos amis... Alors je travaille avec tous, pas seulement des professionnels, et des gens originaires du Pacifique, mais avec des gens du monde entier.

Comment appréhendez-vous l'espace de la Cour d'honneur du Palais des papes, qui est particulier par sa taille et par le fait qu'il est en extérieur ?

Je crée régulièrement des spectacles qui se déroulent en extérieur et dans des endroits inhabituels. En 2012, lors de la Ruhrtriennale j'ai dirigé l'opéra *Prométhée* dans une ancienne centrale électrique, à une profondeur de 200 mètres. La manière dont nous présenterons *I AM* variera beaucoup. La première en extérieur aura lieu à Avignon, puis nous jouerons dans la Playhouse du Festival International d'Edimbourg, puis dans une ancienne aciérie lors de la Ruhrtriennale. Mais venir au Palais des papes, ce n'est pas que monter sur un plateau, ce n'est pas un espace neutre. C'est un endroit doté d'une longue et puissante histoire, et sa mémoire se manifesterait forcément. La tension architecturale et religieuse qui l'habite est comme un acte dramaturgique. On répond toujours à un lieu particulier, même inconsciemment. Il en va de même pour le public. Ce questionnement perpétuel sur l'espace et son activation est une condition nécessaire pour que quelque chose apparaisse.

Quelle est cette chose qui apparaîtra ?

La beauté, la vérité. Je ne crois pas que le théâtre corresponde à une approche subjective de l'expression. L'expression de soi est toujours le début d'un mensonge. Je prépare les acteurs à servir l'espace et la cérémonie, comme s'ils étaient sur le point d'être sacrifiés parce qu'il faut essayer d'établir une communication avec le divin. Le divin qui est en chacun de nous. J'aimerais que le théâtre permette d'accéder à d'autres modes de perception. Je suis sûr que la danse a été créée quand l'être humain a voulu témoigner de l'existence d'un lien mystique avec le cosmos. Les rituels et les cérémonies ont le même but. Malheureusement, les dieux ne font plus partie du théâtre, nous les en avons exclus. Je pense que nous passons trop de temps à essayer de réduire le théâtre à l'humain, de n'en faire qu'un endroit de projection ou de représentation de ce que nous appelons réalité. Le théâtre en tant que miroir ne m'intéresse pas ; il est plus utile de briser le miroir, pour créer des milliers de reflets différents. Si le monde devait prendre fin demain, quelles questions devrions-nous nous poser aujourd'hui ? De quoi parlerions-nous ? Ce moment de l'ultime conversation, c'est le moment du théâtre.

Entretien réalisé par Renan Benyamina.

68^e
ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com



#FDA14



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.